

## XX

Mohamed avait garé son fourgon sur un chemin à quatre kilomètres à pied du centre-ville. Enfin, chemin, il n'en avait que le nom indiqué sur la plaque, car cette voie, il le savait, était sans issue depuis bien longtemps. Une de plus, pensait-il, mais ça ferait l'affaire pour son épave aménagée.

En ville, il ne passait pas inaperçu avec ses couleurs psychédéliques et la silhouette au-dessus du pare-brise d'un chat noir à la queue tendue hérissée.

Il était chez lui, dans les quartiers de sa jeunesse. Il savait qu'en cas de fuite nécessaire, un sentier au fond, à travers une propriété privée, le conduirait vers la route d'Uzes. Une propriété abandonnée depuis longtemps et probablement encore interdite... Un plaisir, enfant, de la franchir en silence, de braver sans crainte une garrigue hostile pleine de ronces et de genêts scorpion qui déchiraient ses jambes nues. Les grands portaient des cailloux en cas d'attaque des propriétaires fantômes ou plus probablement des voisins vigilants, jaloux de leur lopin de terre acquis à prix d'or. Sur le bord des piscines bleues s'étaient des femmes presque nues qui faisaient bander ses grands cousins à la hauteur d'un mépris inspiré d'Allah. Le grand cirque wahhabite exportait déjà ses dollars et ses âneries fondamentalistes. Lui, qui n'était encore soumis à rien d'autre que la beauté de sa mère, trouvait tout simplement ça merveilleux.

Sous le soleil de cet après-midi de printemps, c'est sur l'autre versant qu'il dévalait vers le centre-ville, celui du chemin de la guinguette. Celui de son adolescence, de ses virées sauvages, toujours avec ses cousins devenus adultes, dans ce coin encore tranquille, pas trop urbanisé pour échanger le shit et d'autres substances. Lui faisait le gué. Si sa mère avait su...

Ils filaient tous en courant si un chien aboyait. Une fois, ce fut sur un scooter imprudemment garé sans antivol.

Aujourd'hui, il dévalait seul le chemin goudronné et ses pas résonnaient sur les murs de pierres sèches. Ces monuments d'architectures, fragiles comme des châteaux de cartes, racontaient l'histoire de la ville. Ils faisaient des ventres en menaçant de s'écrouler ou s'écartaient doucement pour laisser passer le tronc d'un amandier. Vestiges d'un temps où les Nîmois cultivaient leur jardin au « mazet ». Cette maisonnette de terre et de pierre loin du centre-ville, avec comme seule source une citerne d'eau de pluie, abritait les siestes l'été à l'ombre des volets et une flambée l'hiver après la chasse dans la minuscule cheminée d'angle. Tout autour, les murs étaient par endroits plus que centenaires et leur patine, leur sinuosité horizontale comme verticale les distinguaient de ceux qui clôturaient les mazets devenus villas. Le jardin alors se changeait en piscine et les murs n'étaient plus que de lointains frères verticaux taillés au cordeau et propres sur eux.

Le soleil arrivait à chauffer en ce début mai. L'ombre d'un pin parasol qui se penchait parfois sur le chemin bitumé faisait une parenthèse de fraîcheur. Bientôt ce serait le chemin de Ventabren, s'en serait fini des pierres sèches et de la nostalgie. Il relèverait sa capuche, enfoncerait sa tête dans ses épaules.

À son réveil, ce matin et peut-être bien tard, Sophie n'était plus là. Elle avait filé sans bruit dans la ville. Cette gamine était insaisissable et Mohamed se doutait bien de ses intentions, celles d'aller se frotter à l'autorité, ce désir maso de prendre des coups, tout comme Raoust. À moins que la confrontation aux forces musclées du capital ait bon dos pour ce dernier et que le rendez-vous dont il avait parlé à Franck ne fut tout simplement la manif.

Il ne maîtrisait à cet instant plus rien, il allait où son instinct de flic le conduisait avec au cœur un pincement en pensant à la nuit passée.

Drôle d'enquête qu'il faisait là Bakar, tiraillé entre convictions libertaires anti-autoritaires et la réalité du terrain qui n'était pas fait, loin de là, de flags musclés et de guérilla

urbaine. C'était aussi l'ordinaire sordide d'une femme battue à mort par un compagnon ivrogne, de charognes humaines oubliées dans une cave, de vieillards abandonnés dans leur salon noyé d'immondices, d'enfants violés par leurs proches dans le silence d'une chambre et des pères au chômage pendus dans leur garage. C'était aussi ce quotidien dégueulasse et caché dans l'intimité des maisons que les flics côtoyaient en retenant une larme le temps de leur intervention pour une nuit d'insomnie assurée une fois dans leur lit.

Aussi des flics, il en fallait. Il aurait aimé qu'ils soient bienveillants avec les victimes directes ou indirectes de la violence des riches, intraitables avec les tricheurs du système en costards cravates parfois en uniformes, barrés ou pas d'écharpes tricolores. Il les aurait aimés désobéissant aux ordres si leur conscience le dictait. Il le criait sans cesse à Franck, l'anarchie n'est pas un dogme, mais un état d'esprit. Elle doit s'adapter aux réalités d'un terrain miné par la cupidité et l'égoïsme institutionnalisé du libéralisme qui engendre des salauds à tous les étages du système. Il faut encore des flics pour eux en attendant le déminage.

Oui, mais des flics anarchistes, mon pote ! lui répondait alors Franck en levant son verre de bière.

La ville millénaire et ses monuments historiques, ses arènes romaines et ses jeux imbéciles, ses flics nerveux et sa vidéo-surveillance l'attendaient. Il passerait derrière la caserne pour descendre le boulevard Gambetta, ses larges trottoirs et ses boutiques fermées à vendre ou à louer, ses bistrotts noyés dans la puanteur du gazole, mais à l'ombre sous les alisiers et les platanes centenaires. Des arbres classés et protégés que le maire affairiste de talent et déjà repris de justice, l'un n'allant pas sans l'autre, avait dans l'idée de couper pour faire passer un tram-bus. Une poignée de Nîmois avait ferrailé des mois pour faire annuler ce projet et y était parvenue. Les arbres sauvés, le premier magistrat ferait passer son engin de prestige entre les troncs centenaires, tel en avait décidé la justice.

Le centre de Nîmes n'échapperait pourtant pas au bétonnage et au copinage avec les grandes entreprises de BTP. La